LE PROGRÈS DES ARTS DANS LA REPUBLIQUE,

POËME;

Précédé d'un DISCOURS sur le même sujet:

Suivi d'un autre Poëme intitulé : Dieu et les Saints ; *de quelques Vers sur les victoires de* Buonaparté ; *des* Doléances du Pape, *et de* nouveaux Hymnes civiques.

Par M. P. D. CUBIERES.

PRIX, 25 sous.

A PARIS,

De l'Imprimerie de BERTRAND-QUINQUET, rue Germain-l'Auxerrois, N°. 53.

ET SE TROUVE

Chez MARCHAND, Libraire, Maison Egalité, Galerie neuve, N°. 10;

Et chez les Marchands de Nouveautés.

AN V^e. DE LA REPUBLIQUE.

Le Poëme intitulé : *Dieu et les Saints*, est une suite du Poëme sur le *Calendrier Républicain*, qui a paru au commencement de l'an quatrième, chez *Tessier*, rue de la Harpe, N°. 151.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE,

SUR LE PROGRÈS DES ARTS DANS LES RÉPUBLIQUES.

J'AI cherché à prouver, dans le discours que je publie, que les arts fleurissent davantage, et font plus de progrès dans les républiques que dans les monarchies ; que les rois, loin d'encourager les grands artistes, les ont découragés ; et que la liberté seule peut véritablement exciter, électriser et aiguillonner les talens. L'entreprise était délicate, et présentait quelques difficultés ; j'avais à combattre des préjugés accrédités par le temps ; préjugés qu'ont fait naître les fameux siécles d'Auguste, de Léon X, et de Louis XIV ; heureusement la République Française est venue à mon secours : tant de prodiges ont précédé et suivi sa naissance, que celui du progrès des talens est un de ceux qui doit le moins étonner.

Si l'on considère, en effet, la marche de l'esprit humain en France, depuis le 14 juillet 1789, on aura peine à concevoir, et cent fois plus de peine à calculer les pas immenses qu'il a faits vers la perfection. A ne parler d'abord que de l'art social, art le plus sublime et le premier de tous, puisqu'il consiste à rendre les hommes vivans en société, aussi heureux qu'ils puissent l'être : à ne parler, dis-je, que de l'art social, quelle nation de l'antiquité, quelle nation, même parmi les modernes, a vu éclore un plus grand nombre d'ouvrages politiques, ouvrages presque tous

remarquables par la clarté, la solidité et les vues nouvelles qu'ils renferment. Est-il une seule question de droit public qui n'ait été discutée avec sagacité par nos législateurs ? Quels doutes n'ont-ils pas éclaircis depuis qu'ils travaillent avec tant d'assiduité et de zèle, et quels problêmes n'ont-ils pas résolus ? Les objections même les plus absurdes, les contradictions le moins raisonnables ont servi à faire briller la vérité et à raffermir les droits du peuple. Les Mauri et les Cazalès ont prouvé que le mauvais principe faisait ressortir avec plus d'éclat les qualités heureuses du principe opposé; ils ont justifié le système des Manichéens; que dis-je? on a supposé que si le genre humain perdait jamais ses titres, ils les retrouverait dans l'esprit des lois de Montesquieu; combien, à plus forte raison, ne peut-on pas dire que ces titres sont consignés dans les procès-verbaux de nos quatre assemblées nationales ? La seule déclaration des droits de l'homme a fait faire plus de progrès à la liberté et à la raison, que tous les ouvrages philosophiques du dernier siècle.

Mais l'art social, me dira-t-on peut-être, mais l'économie politique, ne tiennent que peu ou presque point aux beaux-arts mis en réquisition par les rois, et qui, à la voix de ces derniers, couvrent la terre de prodiges; et ce sont les progrès des beaux-arts que vous allez peindre, et non ceux de l'art social; les philosophes cultivent celui-ci, et les rois seuls font fleurir les autres. Je conviens que les beaux-arts, encouragés par certains monarques, ont pu s'élever quelquefois à une grande hauteur, et se rendre dignes, par leurs efforts, de faire passer leurs chefs-d'œuvres à la postérité la plus reculée. Mais combien de monarques ont véritablement encouragé

les sciences et les arts ? Les Anglais peuvent en compter un ou deux, les Espagnols à-peu-près autant ; les autres peuples, nos voisins, cherchent encore les noms de ceux qui les ont tirés de l'ignorance, ils les cherchent et ne les trouvent pas. Quant au Français, peuple si fameux par son amour pour les arts, et par les grands hommes de toute espèce qu'il a vu naître ; quant au Français, dis-je, il n'a pas vu un seul roi encourager véritablement les talens ; et si les talens ont abondé en France, c'est à la nation seule, et non à ses monarques, qu'il en faut attribuer la gloire.

Cette proposition semble paradoxale, et c'est principalement pour cette raison qu'elle mérite d'être prouvée.

Parmi quelques rois, en France, qui ont paru encourager les arts et les sciences, deux principalement ont obtenu les noms pompeux de restaurateurs ou protecteurs des lettres ; et ceux-là sont François premier et Louis XIV. Examinons la conduite qu'ils ont tenue pour arriver à la renommée qu'ils ont acquise, et voyons si, en effet, ils l'ont méritée.

François Ier. était passionné pour les Langues Grecques et Latines ; il les adorait sans trop savoir pourquoi, et à-peu-près comme les enfans adorent leurs poupées. Ces langues n'étaient guères alors que d'une utilité secondaire, et maintenant elles sont bonnes à si peu de chose que ce n'est pas la peine d'en parler. Par une suite de cet amour insensé, Françoir Ier. multiplia les collèges dans ses états d'une manière prodigieuse ; il établit des chaires, fonda des prix de tous les côtés, appella des savans ou plutôt des pédans de tous les pays, et peupla, à la verité son royaume de savans de toutes les couleurs et de toutes les espèces ; mais qu'arriva-t-il de là ? Peu de ces savans

furent véritablement habiles ; aucun, ou presque aucun, n'est arrivé jusqu'à nous avec le cortège de gloire qui accompagne les véritables grands hommes ; peu sont lus ou même connus seulement de nom ; et la France, grace à François Ier., fut vuide en peu de temps des hommes qui font sa véritable richesse ; c'est-à-dire, d'agriculteurs, d'artisans, de marchands et de soldats.

Louis XIV ne fut pas plus heureux dans les prétendus encouragemens qu'il prodigua aux sciences et aux lettres ; que dis-je ? Louis XIV a exilé Fénélon et persécuté la Fontaine. O la Fontaine ! ô Fénélon ! vous, les deux plus aimables génies de son siècle, et peut-être de tous les siècles, méritiez-vous un pareil sort ? puisque Louis XIV vous a opprimés, peut-on dire que ce tyran ait véritablement aimé et encouragé les talens et les lettres ? oui, il les a encouragés, il les a aimés, et en voici la preuve évidente et sans replique. Voici comment Louis XIV encourageait les talens :

Il y avait de son temps, en Italie (pays des charlatans de tout genre), un homme beaucoup moins fameux par ses talens que par l'adresse qu'il mettait à les vanter ; un homme qui se faisait valoir beaucoup plus qu'il ne valait ; et qui, rempli de défauts et sur-tout de mauvais goût, était parvenu à faire croire à ses contemporains qu'il était le premier architecte du monde. Ce charlatan des arts, nommé le Cavalier Bernin, devait plaire à un charlatan de pouvoir tel que Louis XIV ; aussi Louis XIV le fit-il venir à sa cour avec tant de frais et de si grands honneurs qu'à peine sont-ils croyables. M. de Chantelou, maître-d'hôtel du Roi, alla au devant de lui jusqu'à Juvisi ; son hôtel fut meublé des meubles de la couronne, et on lui donna des officiers pour le servir. Charles Perraut

lui porta, la veille de son départ, trois mille louis d'or, avec un brevet de douze mille livres de pension, et un de douze cent livres pour son fils. On lui offrit, s'il voulait rester en France, trois mille louis d'or par an; six mille livres pour son fils, autant au seigneur Mathias, son élève; neuf cents livres au sieur Jules; six cents liv. au sieur Cosme Camerier, et cinq cents liv. à chacun de ses estaffiers. Que fît-il cependant de si merveilleux, ce Cavalièr Bernin, pour avoir droit à tant de récompenses? une ou deux mauvaises statues et un plan détestable du Louvre. Cet homme, d'ailleurs, était si orgueilleux, qu'il n'estimait que les artistes de son pays; ils ne faisait aucun cas de l'immortel Lebrun, et traitait Charles Perraut avec tant de mépris, qu'il osa dire, un jour, à cet homme illustre : *Vous n'êtes pas digne de décrotter la semelle de mes souliers.* Il reçut même avec hauteur les présens de Louis XIV, qu'alors tout le monde recevait avec respect; et lorsqu'on le louait sur ses ouvrages, il répondait modestement, que c'était Dieu et non pas lui qui en était l'auteur.

La France manquait d'artistes, dira-t-on, au moment où Louis XIV prodiguait ainsi l'or et les hommages à un Cavalier Bernin. La France manquait d'artistes! c'est alors que Claude Perraut avait tracé le plan admirable du péristile du Louvre, et qu'il allait, son ouvrage à la main, en sólliciter l'exécution chez tous les grands de la cour, et chez tous les ministres; c'est lorsque le tyran écrasait, pour ainsi dire, de ses bienfaits un saltinbanque Italien, que Claude Perraut, né en France, et le plus grand architecte de l'Europe, ne peut obtenir un seul regard de Sa Majesté. Peu s'en fallut même que le dessein ridicule de Bernin ne fut préféré au plan sublime de

Claude Perraut, et que, par cette préférence humiliante et injuste, Claude Perraut, au lieu d'être recompensé, ne fut réellement puni d'avoir eu du génie.

Qu'on mette en parallèle les désagrémens nombreux qu'a essuyés Perraut, pour avoir composé un chef-d'œuvre, avec les innombrables faveurs qu'on a versées sur le Bernin, pour avoir tracé un mauvais croquis, et l'on verra avec quelle sagacité, quel discernement, et sur-tout quelle justice Louis XIV encourageait les talens.

Colbert, dira-t-on, a pourtant fait de grandes choses sous son règne, et ces grandes choses respirent encore sur le marbre et l'airain qu'il a animées : oui, certes, Colbert n'était pas sans quelqu'amour pour les arts, quoiqu'il ne s'y connut guères; mais les heureuses idées qu'il a eues, est-ce le tyran qui les lui a inspirées? est-ce le tyran qui les a fécondées ou agrandies? Non, mais bien le petit conseil littéraire de Colbert, composé de Chapelain, Perraut, l'abbé de Bourzeis, l'abbé Cassagne et Charpentier, hommes vraiment amis des arts, des lettres et de la gloire de leur patrie. C'est là que se mûrissaient, que se développaient les grands desseins des peintres, des architectes, des poëtes, des sculpteurs, etc. .... Et que faisait le tyran, tandis que les bons citoyens, auquel même ils étaient inconnus, s'occupaient des soins d'embellir la France des plus sublimes monumens? Le tyran était alors à la chasse avec ses courtisans, ou s'ébatait en secret avec des catins. Tous les citoyens que je viens de nommer n'étaient pas rois, sans doute; et le roi cependant usurpe leur gloire dans le temps où l'on attribuait aux rois toues les vertus : ce frélon couronné s'empare du miel des abeilles actives; et

voilà comme, dans tous les temps, les monarques français ont encouragé les arts en France.

Le siècle seul de Louis XIV pourrait m'en fournir mille autres exemples ; mais voyons si les papes ont été plus heureux que les rois, et n'épuisons pas un sujet si fécond et si riche, qu'il faudrait composer des volumes, ne fut-ce que pour l'ébaucher.

Léon X a passé pour un prince ami des arts; il a même donné son nom au siècle qui l'a vu naître ; et l'on a dit, le siècle de Léon X, comme on dit le siècle d'Auguste ou de Louis XIV : faut-il en conclure que ce pape a rendu de grands services aux arts et aux lettres ? On se tromperait fort, et il me sera facile de prouver le contraire. Léon X était un Médicis ; et, comme tous les individus de cette maison, que le commerce avait extrêmement enrichie, il était fort enclin à la magnificence, au luxe, à la bonne chère et à tous les plaisirs qui en sont la suite ; élevé par des maîtres habiles, et ayant profité de leurs leçons, il avait plus de connaissances et de lumières que n'en ont ordinairement les jeunes automates royaux que l'on place sur le trône; mais sa conduite a prouvé qu'il encouragea les arts par ostentation, beaucoup plus que par amour pour eux; et les fruits qu'il leur fit porter, semblables à ceux qui viennent en serre chaude, n'eurent long-temps qu'une mâturité factice, et n'ont transmis jusqu'à nous aucune espèce de saveur.

Léon X fit chercher les manuscrits des anciens, et employa pour cet objet des sommes considérables. Qu'il l'ait fait par ostentation ou par un autre sentiment, qu'importe ? Plusieurs manuscrits précieux ont été trouvés, grace à ses soins, et à cet égard on ne lui doit que des éloges ; mais il n'était pas besoin d'être pape ou roi

pour cela. Léon X, simple particulier, aurait eu le même mérite ; et c'est à Jean de Médicis qu'on a cette obligation, beaucoup plus qu'à Léon dixième.

Léon X donna une bulle pour recommander la lecture des poëmes de l'Arioste ; et, certes, on ne peut pas dire que cette bulle ait servi en rien aux poëmes de l'Arioste, elle est oubliée depuis long-temps, et les poëmes sont restés dans la mémoire de tous les hommes qui savent lire.

Léon X, préférant la poésie aux autres arts, a versé principalement ses bienfaits sur la poésie, et plusieurs poëtes ont été enrichis par ses largesses ; oui, mais quels étaient ces poëtes qu'il a si fort encouragés ? Je vais tâcher d'en donner une idée : un certain Quernus, espèce de bouffon semblable à ceux qui, autrefois, étaient gagés par nos rois ; un certain Quernus, dis-je, qui avait été proclamé et couronné archipoëte, favori de Léon X, se trouvait à tous les repas, et mangeait à la fenêtre les mêts qu'on lui passait de main en main : faisait-il de bons vers ? on lui versait copieusement à boire le meilleur vin du pape ; ses vers étaient-ils mauvais ? on l'obligeait à boire ce vin avec beaucoup d'eau. Le pape entrait même quelquefois en lice avec lui, et ils s'escrimaient poétiquement ensemble. Quernus commence un jour un impromptu par les vers suivans :

Archipoeta facit versus pro mille poetis.

Il hésite au second vers du Distique, il le cherche sans le trouver ; et le pape ajoute aussitôt :

Pro mille aliis archipoeta bibit.

D'autres poëtes n'obtiennent de lui une audience qu'en lui faisant dire qu'ils avaient des vers nouveaux à lui

montrer ; que ces vers fussent bons ou mauvais, ils paraissaient admirables au S. Père lorsqu'il était loué, et l'auteur s'en retournait chez lui récompensé largement. N'était-il pas mention de lui dans les vers, le malin pontife payait les poëtes avec leur propre monnaie ; c'est-à-dire, par des impromptus qu'il composait sur-le-champ?

Est-ce encourager les talens que de les avilir à ce point? et la poésie, qui est le langage des dieux, peut-elle s'abaisser au jargon des antichambres ; et celui qui en fait un commerce de bouffonnerie peut-il être justement appelé le restaurateur ou le protecteur des arts?

Les poëtes dont s'entourait Léon X avaient ou n'avaient point de talent; je pense que cette proposition ne peut pas être contestée. S'ils en avaient, Léon X était vraiment coupable de les abaisser en se moquant d'eux, ou en les obligeant à ramper pour obtenir ses bonnes graces; au lieu de les encourager, il flétrissait, il dégradait les arts ; et, s'ils n'avaient point de talent, que lui servait de les accabler de récompenses? Peu de véritables grands hommes ont fleuri sous son règne, et d'ailleurs il est mort trop jeune pour avoir eu beaucoup d'influence.

Léon X, quoique pape, ne croyait guère à la religion des papes, il s'en moquait lorsqu'il était seul avec ses amis ; et quelquefois il disait, en ricanant : *Oh ! la bonne fable que cete fable de Jésus crucifié, elle nous a valu bien de l'argent.* Léon X, quoique pape, paraissait avoir de la philosophie ; il s'était bien élevé au-dessus de presque tous les préjugés ; et c'est principalement sur cet article qu'il méritait quelques éloges ; ceux qu'on lui a prodigués sur d'autres articles n'ont pas été justifiés jusqu'à ce moment, et la postérité n'a point acquitté la

lettre de change qu'on avait tirée un peu légèrement sur son prétendu trésor de gloire.

Quant à Auguste, je n'en parlerai guères, et il serait assez inutile que j'en parlasse beaucoup. Auguste a eu le bon esprit de respecter les terres de Virgile dans le temps des guerres civiles d'Italie; et Virgile, qui était reconnaissant, comme le sont tous les grands poëtes, a eu la bonhomie de dire, en parlant de lui : *Deus nobis hæc otia fecit*. Le reste de la gloire attribuée à Auguste appartient presqu'entièrement à Mécène. Mécène aimait extrêmement les arts et les lettres; c'était un intendant des menus sage et éclairé; il me rappelle ces teinturiers qui, de notre temps, ont fait les ouvrages de nos prétendus grands hommes : Alexandre eut la même adresse qu'Auguste; il respecta la maison de Pindare : mais croit-on bonnement que les talens de Pindare et de Virgile dépendaient d'Alexandre et d'Auguste, et que ces deux grands poëtes n'auraient point fleuri sans eux? C'est une erreur qui ne mérite pas même d'être réfutée.

On sait qu'Auguste remit sur leurs impositions, aux habitans de la ville de Cos, la somme de cent talens pour la Vénus Anadyomène; mais on sait aussi qu'il exila Ovide; et, certes, les métamorphoses valaient bien en poésie ce que valait en peinture ce chef-d'œuvre d'Appelle. On sait, malgré cette injustice envers Ovide (car il faut être juste, même envers les tyrans), on sait que les sciences et les arts fleurirent singulièrement sous le règne d'Auguste, et s'élevèrent à une perfection qui, depuis, n'a pu être égalée que par les Français, et qui n'a été surpassée par personne; mais, comme je l'ai dit, c'est à Mécène principalement qu'il faut

en rapporter la gloire, et non pas à Auguste : Auguste, d'ailleurs, venait d'hériter de toutes les richesses de Carthage et de toutes celles de la Grece ; il rebâtit Rome avec les ruines d'Athènes, et les briques des maisons consulaires s'enfuirent à l'aspect des marbres enlevés à ces deux républiques ; les tableaux, les statues, les édifices même des républicains furent transportés sur la terre du despotisme, et ce n'est jamais d'une autre manière que le despotisme s'est enrichi. A présent même, lorsque nos jeunes artistes vont à Rome pour étudier l'antique, pour copier d'après l'antique, n'est-ce pas des ouvrages grecs qu'ils entendent parler ? Et les plus belles statues de Rome, les plus belles du monde entier, ne sont-elles pas des statues grecques ? Les Grecs républicains, il faut en convenir, sont les seuls et véritables pères des arts en Europe ; et les monarchies n'ont fait que mettre à profit les grandes et sublimes idées des républiques ; les républicains ont été les architectes, et les sujets des rois ne sont encore et ne seront jamais que des manœuvres. Voyez si notre meilleur sculpteur ne met point toute sa gloire à imiter Phidias, et si nos poëtes dramatiques ne sont pas fiers de copier Sophocle !

Le siècle de Louis XV, dira-t-on, peut-être, fut celui des grands philosophes ou du moins des grands écrivains en philosophie ; Voltaire, je l'avoue, J. J. Rousseau, Mabli, Raynal, Montesquieu, ont illustré ce siècle, qui, peut-être, n'est pas inférieur sur beaucoup de points à celui de Louis XIV ; mais qu'a fait pour eux ce Louis XV, dont le règne trop long fit tant de tort aux mœurs et aux vertus publiques, et qui, sans avoir le génie de Tibère pour le gouvernement, en avait tous les vices et toutes les monstrueuses habitudes ? ce qu'il

a fait pour eux, citoyens? il a plusieurs fois exilé Voltaire, que des rois plus éclairés appelaient dans leur cours; et ce qu'il y a de plus burlesque dans sa fureur contre ce grand homme, c'est qu'il était envieux de sa gloire, et jaloux de sa renommée. Le tyran Louis XV s'imaginait bonnement qu'un roi était quelque chose en comparaison d'un homme tel que Voltaire, et que faire quelques mauvais édits était un art plus difficile que de créer *Mérope* et *Mahomet*. Ce qu'il a fait pour eux, citoyens? il a voulu faire brûler l'auteur d'*Emile*, du *Contrat Social*, auteur auquel vous rendez maintenant de si justes hommages. Ce qu'il a fait pour eux, enfin? il a persécuté Montesquieu, en l'empêchant d'obtenir les honneurs académiques; honneurs puérils, à la vérité, mais honneurs décernés aux plus grands écrivains de la nation, et auquel Montesquieu avait droit de prétendre; il a privé l'auteur de la *Métromanie* de ces mêmes honneurs; et il a banni de ses états cet abbé Raynal, qui, cessant tout-à-coup d'être prêtre, n'avait pas encore mérité de le redevenir. Ses ordres tyranniques, en un mot, ont rempli les cachots, durant cinquante années, d'écrivains plus ou moins illustres, de tout genre et de tout état, d'imprimeurs même, qui publiaient leurs ouvrages; et la Bastille n'a été, pour ainsi dire, durant tout son règne, qu'une succursale du temple d'Apollon.

Tous ces écrivains cependant n'ont pas peu contribué, par leurs ouvrages, à éclairer la nation; et plusieurs même ont si bien mérité de la patrie, que la patrie reconnaissante, plusieurs années après leur mort, leur a décerné les honneurs du Panthéon, honneurs un peu préférables à ceux de l'académie française. Dira-t-on que, pendant leur vie, ils ayent eu quelques obligations au

despote ? Le despote les a arrêtés dans leur vol au lieu de leur faciliter l'entrée de la carrière, le despote a cherché à les étouffer, à les environner de chaînes, au lieu de les en débarrasser ; c'est spontanément, c'est forcément que ces arbres vigoureux ont étendu leurs rameaux sur le sol de la France ; c'est par une espèce de prodige qu'ils ont triomphé des vents qui soufflaient sur eux pour les déraciner ; quoique frappés de stérilité en même-temps qu'ils ont été frappés de la foudre, plusieurs ont relevé avec orgueil leur front mutilé ; et c'est par l'effet du plus heureux naturel qu'ils ont porté les fruits les plus précieux.

Croit-on qu'ils n'en auraient pas porté davantage, si la France eût été république dès les premières années du règne de Louis XV ? Oh ! qu'un Montesquieu arrive maintenant ! qu'un Jean-Jacques nous apparraisse ! et l'on verra si l'un et l'autre ne sont pas également regardés comme les bienfaiteurs du monde, et si les hommages de tout bon citoyen ne voleront pas au-devant d'eux ? Que dis-je ? Montesquieu, de nos jours, n'eût pas été président, et les restes de féodalité, qui déparent ses ouvrages, ne tacheraient point sa mémoire d'une véritable souillure. Rousseau, peut-être, ne trouvant plus de rois ni de grands parmi nous, n'étalerait point aux regards cette misantropie farouche que les grands et les rois lui inspiraient avec tant de justice, et qui, s'extravasant de son âme républicaine, allait quelquefois affliger et même humilier des hommes dignes d'être ses amis.

On ne peut pas dire que Mabli, autre sage, qui a fait moins de bruit parmi nous, et qui ne fut pas moins utile, ait été encouragé par le monarque ; il n'en a pas même été connu, et n'a jamais desiré de l'être.

Je lui ai entendu dire bien des fois, lorsqu'on le félicitait sur ses ouvrages : laissez-là mes ouvrages, monsieur, celui qui les a composés n'est rien dans une monarchie, mais il aurait pu être quelque chose dans une république. Ces mots échappés à Mabli, et que plusieurs personnes ont recueillis, ainsi que moi, ne donnent-ils pas la clef du sanctuaire de l'âme de Montesquieu, de Rousseau et de plusieurs autres de nos célèbres contemporains, oppressés du poids de la monarchie ? Oh ! oui, ils eussent été quelque chose dans une République ; leur génie, moins contraint, eût à coup-sûr jetté plus d'éclat ; libre des chaînes du despote, il eût agrandi la sphère de la liberté : et ne doit-on pas en conclure que, loin de favoriser l'essor du talent, les monarques, en général, ne font que l'arrêter et le rétrécir ?

Aux écrivains philosophiques près, quels grands artistes a vu naître le siècle de Louis XV ? on les compte ; les artistes médiocres y ont été si nombreux que je me garderai bien de les compter. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour l'homme de génie, c'est que ces artistes médiocres lui faisaient la loi, et étaient seuls comblés des bienfaits du monarque. Les productions stropassées de M. Pierre, les toiles peintes de Vanloo, les tableaux érotiquement maniérés de Boucher, n'étaient guère dignes assurément ni des hommages du connaisseur véritable, ni des regards de la postérité. M. Pierre, cependant, jouissait de vingt mille livres de rente ; il était décoré du titre pompeux de premier peintre du roi : M. Pierre avait un carosse, un palais même ; et deux ou trois rivaux d'Apelle, qui existent encore, étaient logés à un cinquième étage, et trainaient à pied, dans la rue, leur fière et honorable infortune. On admire, sous le règne de Louis XV, une

foule de petits tableaux charmans, représentant les amours et les graces, des pastels délicieux, des dessus de porte presques divins ; mais où sont les tableaux d'histoire, majestueux et vraiment larges, dont ce règne pourra s'honorer ? Il y a autant de différence entre les tableaux de ce règne et ceux des républiques anciennes, qu'il y en aurait eu autrefois entre le boudoir de madame de Pompadour et le temple de Diane à Ephèse. Dira-t-on que les monarchies l'emportent sur les républiques dans tout ce qui regarde la culture et le progrès des beaux-arts ?

Tant de preuves viennent à l'appui de l'opinion contraire, qu'il n'y a que le choix qui m'embarrasse ; en effet, je viens de vous tracer une esquisse légère des siècles tant vantés de François Ier., de Louis XIV, de Léon X, d'Auguste et même de Louis XV : vous y avez vu que ces prétendus restaurateurs des lettres n'en ont été que les destructeurs, ou que, semblables du moins à la mouche du coche, si le char des talens est monté au sommet du parnasse, ils n'ont pas même eu la gloire de lui donner un coup de main. Je vous ai peint le salpêtre du génie, que les tyrans enfermaient entre des rochers, éclatant au milieu d'eux malgré les obstacles, et les brisant avec fracas. Je vous ai peint le génie planant sur la tête des monarques Français, malgré les monarques eux-mêmes, et malgré leurs satellites ; ce qui prouve que la France est en quelque sorte la terre natale du génie ; et je n'ai pas fait une assertion que je ne l'aie prouvée par des faits. Que diriez-vous maintenant, si je vous prouvais, par des faits non moins évidens, que les beaux-arts n'ont fleuri véritablement et n'ont brillé d'un éclat original et créateur que dans Athènes

républicaine, et qu'Athènes seule a été le foyer d'où sont partis de tous côtés les rayons lumineux qui ont éclairé le reste de l'univers, vous ne voudriez pas me croire, peut-être ; eh bien, ouvrez les anciennes histoires, ouvrez sur-tout Plutarque, et lisez la vie de Périclès.

C'était un Midas, nommé le marquis de Marigni, que Louis XV avait mis à la tête des sciences et des arts : c'était Phidias, le plus habile sculpteur du monde, que Périclès avait nommé intendant de tous les ouvrages qu'il faisait faire pour l'ornement de la ville d'Athènes. Quelle différence entre Phidias et le marquis de Marigni ! quelle différence, sur-tout, entre Périclès et Louis XV ! Jamais une monarchie a-t-elle été aussi féconde en grands hommes qu'Athènes, sous le règne de Périclès ! qu'Athènes tant qu'elle a été république ? Qu'on se rappelle qu'après les batailles glorieuses de Marathon, de Salamine et de Platée, cette ville fut la première du monde pour l'opulence de ses habitans, la majestueuse simplicité de ses édifices publics, la pompe de ses spectacles, de ses fêtes, de ses jeux et de ses moindres amusemens : qu'on se rappelle, en un mot, que ce peuple était libre, et le plus habile pour les arts qu'il y ait jamais eu dans l'univers ; je ne détaillerai point ici le nombre des chefs-d'œuvres que ses artistes ont fait éclore ; il n'entre pas dans mon sujet d'en faire l'énumération ; je dirai seulement que ces chefs-d'œuvres, jetés çà et là par les révolutions successives qui ont agité et bouleversé le globe, ont servi et serviront à jamais de modèles aux divers peuples qui l'habitent, et qu'ils ne doivent jamais s'en écarter, s'ils veulent conserver l'idée du beau et du vrai dans toute leur étendue : je dirai ce que j'ai dit

plus haut, parce qu'on ne saurait trop répéter des vérités incontestables ; je dirai que les siécles si fameux de Léon X, de Louis XIV et d'Auguste, n'ont dû toute leur splendeur qu'aux beaux siècles de la république d'Athènes; qu'Horace, peut-être, n'eut point existé sans Pindare, Virgile sans Homère, Sadolet et Bembe sans Callimaque, Racine et Corneille sans Euripide et Sophocle, la Bruyere sans Théophraste, etc. ; et que les Monarchies, si fières de leurs richesses, les doivent toutes aux républiques ; que les rois ont fait bâtir des temples et des édifices à l'instar des temples et des édifices républicains ; et que si les débris de ces républicains pouvaient être ramassés, ils seraient supérieurs encore aux prétendus chefs-d'œuvres composés par des mains esclaves, semblables à ces restes de vieilles colonnes qui gissent à Rome dans le *Campo Vaccino*, et qui sont estimés des connaisseurs mille fois plus que de superbes palais. On les croit morts depuis long-temps ces immortels républicains d'Athènes ; ils vivent dans nos livres, dans nos rues, dans nos maisons, dans nos habits même, et sur-tout dans notre langage ; nous parlons grec en partie ; la plupart de nos usages nous viennent de la Grece ; nos tableaux, nos statues sont imités des Grecs ; et notre architecture est une imitation imparfaite de l'architecture grecque (1). Plus nous approchons des

---

(1) J'ai cherché à prouver, dans ce Discours, que les monarchies ont hérité médiatement des trésors scientifiques des républiques anciennes, et que les républiques ont enrichi les royaumes de leurs débris. — Grégoire va plus loin que moi, il prouve que c'est immédiatement que les monarchies ont hérité des républiques, et je m'appuie de

Grecs, plus nous sommes près de la perfection ; plus nous nous en éloignons, plus nous sommes loin d'elle, et par conséquent de la nature : qu'on juge des progrès que nous ferons désormais dans les arts, puisque nous venons d'acquérir les seuls trésors qui nous manquaient pour leur ressembler parfaitement, la liberté et la République.

Ne voit-on pas le Corps Législatif et le Directoire, suivant une morale opposée à celle que les rois ont suivie, régénérer les arts sans aucun détriment pour le commerce et l'agriculture ? François Ier., par exemple, avait peuplé la France de moines et de savans ; et la France, grace aux bienfaisans décrets de la Convention, sera désormais peuplée de laboureurs, de marchands, d'artisans, de soldats ; et comme elle ne leur a point défendu de devenir savans, ou de se perfectionner dans les arts, la France pourra-t-elle jamais manquer de savans ou d'artistes ? François Ier. remplit le barreau de chicaneurs, les chaires de disputeurs, et les cloîtres de fainéans : la Convention a supprimé les moines, et a transformé leurs cloîtres en atteliers ; elle a chassé des grandes villes les oisifs qui n'y faisaient rien, pour les rendre à la culture des terres ; et, simplifiant l'immense dédale des lois,

---

son autorité avec d'autant plus de plaisir qu'il a toujours été dirigé par des intentions patriotiques et républicaines.

Grégoire a fait à la Convention, le 9 vendémiaire de l'an 3, un rapport éloquent sur les destructions opérées par le vendalisme ; et voici les expressions dont il se sert : Les Romains, devenus maîtres d'Athènes, eurent l'industrie de faire scier au pecile le ciment sur lequel était appliqué une fresque magnifique ; on la vit arriver à Rome sans être endommagée par les suites d'une opération si violente.

elle a réduit le code et le digeste à la touchante loi naturelle. François Ier. et d'autres monarques avaient augmenté à l'infini le nombre des hommes inutiles ; et la paresse et l'inutilité sont aux yeux de nos législateurs des crimes capitaux. Les poëtes, sous Léon X et sous d'autres despotes, étaient obligés, pour avoir à dîner, de composer de mauvais vers ; on les humiliait, on les flétrissait par cet usage tyrannique ; et le Corps Légi latif les ennoblit et leur élève l'ame, en leur donnant une place honorable dans les fêtes républicaines. Lequel est-ce du Corps Législatif ou de François premier, de Léon X et des autres tyrans religieux ou profanes, qui a rendu le plus de services aux beaux-arts et aux sciences ? faut-il le demander ? Les représentans d'un grand peuple, c'est-à-dire, le peuple lui-même, ne font jamais rien de contraire à ses véritables intérêts ; et les rois, même avec les meilleures intentions, ressemblent aux harpies, qui gâtent tout ce qu'elles touchent.

Et pourquoi ne voudrait-on pas qu'il soit permis de raisonner, de sentir et de peindre dans les républiques comme dans les monarchies ? Un royaliste a-t-il le cerveau mieux organisé que celui d'un républicain, et les hommes ne sont-ils pas faits de même dans tous les gouvernemens possibles ? Je dirai plus : le peintre de taverne se sert des mêmes couleurs que le Corrège et Raphaël ; c'est par le goût, la méthode et le génie que le Corrège et Raphaël l'emportent sur le peintre de taverne, pourquoi ne voudrait-on pas qu'il en fût de même entre les artistes d'une monarchie et les artistes républicains ? Tu assortis mal les couleurs toi, peintre monarchique ; tu les assortis bien toi, peintre républicain ; c'est donc à toi que je donnerai la palme : mais pourquoi

a-tu cet avantage sur ton rival, peintre ou poëte d'une république, parce que vous jouissez l'un et l'autre d'une liberté que votre rival n'a point. Le rossignol chante bien quand il est en cage, mais entendez-le au milieu d'une forêt, et lorsqu'il peut à son gré voltiger de branche en branche : ses accords ne sont-ils pas mille fois plus doux, plus harmonieux et plus tendres ?

C'est la liberté de la presse que j'ai en vue dans cette comparaison du rossignol encagé et du rossignol hors de la cage ; cette liberté existe dans les républiques vraiment démocratiques, ainsi que la liberté de la pensée ; elle ne peut, en aucune manière, exister dans les monarchies ; elle n'a jamais existé en France tant que nous avons eu des rois. Qu'on ose soutenir que les arts et les talens fleurissent plus dans les monarchies que dans les républiques.

. Des intérêts privés occupent seuls l'artiste monarchique ; ce sont des intérêts vastes et généraux, qui mettent aux mains du républicain le compas ou la lyre, le burin ou le pinceau, qui le poussent à la tribune du Sénat ou à celle du Licée..... Vos aigles du barreau, tant vantés avant la révolution, qu'est-ce que leurs plaidoyers vous présentent ? la défense ingénieuse de tel ou tel individu, qui n'influait en rien sur le bonheur ou le malheur du peuple. Que voyez-vous dans les harangues de Démosthènes et Cicéron, et dans celles des orateurs qui, depuis la révolution, ont mérité de leur être comparés ? vous y voyez que ces grands hommes n'ont jamais traité que des questions grandes et majestueuses, que des sujets qui s'étendaient à tout, et qui, par leur latitude, embrassaient, pour ainsi-dire, les deux pôles du monde. Vous y voyez...... mais vais-je entamer

minutieusement l'énumération des progrès que les beaux-arts ont fait en France depuis que son gouvernement est républicain ? cette énumération doit être fondue à grand traits dans mon poëme ; et si elle n'y était pas, il serait bien ridicule que je la fisse dans ma préface.

On me dira, pour dernière objection, le monarque accorde des récompenses ; il fait vivre ainsi le talent que l'indigence opprimerait, et procure une nouvelle énergie à celui qui a de quoi vivre ; mais la nation n'en accorde-t-elle pas aussi, et n'est-il pas plus glorieux d'en recevoir de sa main que de celle d'un tyran ? La Convention n'a-t-elle pas ouvert plusieurs concours, où les peintres, les musiciens, les poëtes remporteront des prix sous les yeux du public lui-même ; et lequel vaut mieux, je vous prie, d'être couronné de lauriers dans une fête nationale, ou d'obtenir un pour-boire dans une antichambre ? Ah ! les couronnes civiques, murales ou obsidionales, valaient bien, chez les Romains, toutes les pensions d'Auguste ; et toutes les pensions de Louis XIV ne valaient pas une mention honorable obtenue aujourd'hui au procès-verbal du Corps Législatif. On ne peut, sans s'avilir, accepter un présent d'un roi ; une nation n'en fait que pour rendre hommage à la vertu ou au génie ; et c'est dans ce cas seulement, que celui qui reçoit doit être plus reconnaissant que celui qui donne.

On sera peut-être étonné que, dans mon poëme, je n'aye point parlé du progrès des sciences, qui, depuis le gouvernement républicain, a été plus rapide encore que celui des arts ; la matière était riche, et m'aurait fourni de belles tirades : la chimie, sur-tout, s'est perfectionnée de la manière la plus étonnante ; semblable à Armide, elle n'a fait que donner un coup de baguette, et des

atteliers d'armes et de salpêtre se sont élevés de toute part : la chirurgie a réparé les maux de la guerre ; et les cicatrices de nos soldats, fermées, attestent son zèle et son activité : la médecine même a fait des prodiges qu'on n'avait pas lieu d'attendre d'elle : d'autres sciences bienfaitrices ont éteint la foudre que les tyrans nous ont lancée, et rien n'a pu arrêter celle que nous avons renvoyée aux tyrans : j'aurais pu célébrer ces divers miracles, ils n'étaient pas moins dignes d'êtres chantés que ceux de la poésie, de la peinture, de l'architecture, je l'avoue, mais mon poëme était déja bien long, et il ne faut pas fatiguer ses lecteurs, même en disant la vérité.

Lisez d'ailleurs le journal d'agriculture et des arts, vous y verrez chaque jour de nouvelles découvertes.
